

courage jusqu'ou il peut aller: plusieurs  
ceux qui ont voulu tenter quelques cho-  
se de plus extraordinaire que ce qui avait  
causé la mort de l'un d'eux.

La potasse et la perlasse n'étaient d'au-  
cun prix dans les townships parce que les  
marchands ne pouvaient l'expédier, com-  
me on l'a vu cependant, c'était le seul  
moyen de faire de l'argent pour se pro-  
curer des vivres et la famine avec toutes  
ses horreurs se présentait aux chaumières.  
Que faire donc? Se résigner à souf-  
frir ou se décider à aller porter eux-mêmes  
sur leurs dos le *sall* aux bords du  
fleuve, à dix lieues de distance: point de  
milieu. Cette détermination, il est vrai,  
tenait du désespoir, mais lorsqu'il veut  
sauver sa femme et ses enfants, de mé-  
me qu'au champ de bataille, le Canadien  
est un héros. On vit donc partir en diffé-  
rents temps de Somers et de Stanfold  
des habitants portant sur leur dos un de-  
mi-quintal de *sall* enveloppé dans des é-  
corces et des feuilles d'arbres. Mais tou-  
tes ces précautions n'empêchaient pas cet  
alcali de leur faire sentir son effet corrosif.  
Après avoir brûlé une partie du sque qui le  
contenait et leurs vêtements, il pénétrait  
dans la chair et quand ils arrivaient à Gen-  
tilly ils avaient le dos tellement brûlé que  
plusieurs en restèrent estropiés.

Mais vous, mères infortunées d'une  
famille en proie à la plus cruelle disette,  
que ferez-vous pour conserver vos jours  
pendant que vos courageux époux allaient  
ainsi, au péril de leur vie, chercher un  
moyen de sauver la vôtre? Quelqu'un vrai-  
semblable que cela soit, croyez-le. Un  
grand nombre ne vivaient que d'herbes,  
de feuilles ou de racines bouillies. Ils se  
nourrissaient surtout d'ail qu'ils trouvaient  
en assez grande abondance; nourriture ex-  
écrable par l'odeur insupportable qu'elle  
répandait. Dans la saison des fruits, les  
bleuets, les framboises que l'on trouvait  
en assez petite quantité dans ces nouvel-  
les terres, étaient aussitôt dévorés. Il n'était  
pas rare d'entendre dans quelque un qu'il  
avait passé une, deux et même trois jour-  
nées sans manger. Il faudrait à présent  
entrer dans chaque chaumière, y voir une  
mère désolée, des enfants pâles, à demi  
vêtus, pleurant et demandant à grands  
cris le pain qu'on ne peut leur donner,  
pour achever le récit de ces grandes mi-  
sères: mais c'est assez. — Pardon, mais  
si j'ai même osé entreprendre d'exposer à  
vos regards un tableau qu'il n'est pas pos-  
sible de retracer dans sa triste réalité. Je  
le sais, dans des imaginations de dix-huit  
ans tout doit être riant; dans des cœurs  
où la joie se plaît à régner, auxquels  
sourit l'espérance, il est peut-être cruel  
de vouloir y placer les sombres tableaux

du malheur: mais, vous le savez, tôt ou  
tard il nous faut tous goûter à la coupe  
amère, car

Il est un âge dans la vie  
Où chaque rêve doit finir.

Dans ces moments de tristesse, dans ces  
jours de profonde mélancolie, vous aime-  
rez peut-être à vous rappeler le récit de  
quelque douleur pour charmer les vôtres.  
Dans les jours de bonheur, même on ai-  
me quelquefois à repasser dans son esprit  
les amères leçons de l'adversité, car il  
est aussi:

Un âge où l'âme recueillie  
A besoin de se souvenir.

Cependant ce pauvre peuple était rési-  
gné à la providence qu'il bénissait toujours  
malgré cette cruelle épreuve: aucune  
plainte, aucun murmure ne se faisait en-  
tendre; il avait foi dans un meilleur ave-  
nir, la richesse d'un sol qu'il arrosait de ses  
sueurs le lui garantissait. Une espérance  
brillait pour lui dans le lointain, comme  
une lumière, bien faible alors, mais suffi-  
sante pour soutenir son courage. Il est  
vrai qu'il y a des douleurs si profondes  
que rien ne peut les consoler, des plaies  
si saignantes que personne ne peut les ci-  
catriser, mais sur ces plaies, sur ces dou-  
leurs il peut être répandu un baume sa-  
lutaire propre à en tempérer l'amertume.  
Ce baume, c'était dans la religion qu'ils  
le trouvaient. Quoiqu'il n'y eût pas enco-  
re de prêtre parmi eux pour leur distribuer  
les secours qu'elle offre aux malheureux,  
ils puisaient eux-mêmes dans cette source  
inépuisable de consolation les forces qui  
leur étaient nécessaires. Ils priaient, es-  
péraient et attendaient avec confiance  
ils savaient que celui à qui ils parlaient  
comptait leurs larmes et ne pouvait ou-  
blier leurs souffrances.

Le dimanche surtout était pour eux un  
jour d'ennui profond et de souvenirs qui  
devenaient tristes par la comparaison qu'ils  
faisaient avec leur situation présente. Ils  
se réunissaient ce jour-là au pied d'une  
croix plantée au lieu même où est aujour-  
d'hui la chapelle de St. Callixte de So-  
mers, sur les bords de la rivière Blanche.  
C'était là qu'ils venaient déposer leurs  
peines et chercher une consolation à leurs  
souffrances. Ce devait être un spectacle  
attendrissant de voir ces familles de mal-  
heureux dont la misère était empreinte  
sur la figure réciter ensemble le chapelet  
dont les grains bénits passaient lentement  
entre leurs doigts décharnés, de les voir  
pleurer au souvenir des solemnités de  
leurs paroisses natales, comme autrefois  
les Hébreux sur les bords de l'Euphra-  
te avec les quels ils pouvaient dire: *Illic  
sedimus et fecimus cum recordaremur Si-  
on*. Comme il devait être touchant de  
les entendre répondre en chœur aux hym-  
nes et aux cantiques que chantait une jeu-

ne mère de famille, à la voix douce et mé-  
lancolique, surtout lorsque s'adressant à  
la Consolatrice des affligés, elle terminait  
ces pieux exercices en lui disant:

Je mets ma confiance,  
Vierge, en votre secours  
Servez-moi de défense  
Prenez soin de mes jours.

Sans doute que les anges, témoins de cet-  
te touchante prière, la portaient à Marie  
et lui disaient:

O Vierge! écoute leur prière,  
Sois indulgente et souris leur,  
N'abandonne pas sur la terre  
Ces délaissés du bonheur.

T. C

(à continuer.)

LE BUREAU

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 26 Février, 1852.

Jeudi dernier à dix heures, on lisait acco-  
lée sur la tribune de la grande salle l'affi-  
che suivante: “ Aujourd'hui, il y aura dans  
cette salle une assemblée des amis de  
l'Abeille pour affaires importantes; tous  
sont priés de s'y trouver: ” au reste  
l'affiche ne disait point quelles ques-  
tions devaient être soumises à la déli-  
bération, et ne portait aucune signatu-  
re. Une assemblée convoquée ainsi en  
plein jour avait quelque chose d'inaccou-  
tumé et par là même était très-propre  
à réveiller l'attention.

Aussitôt tous les curieux de s'en-  
tendre demander ce que cela signifiait; quel était  
l'auteur de l'annonce; et chacun d'avouer  
tout-à-tour qu'il n'en savait rien; ceux-  
mêmes qui, d'ordinaire, connaissent les  
nouvelles avant qu'elles existent, confes-  
saient leur ignorance et assuraient n'en  
avoir rien entendu dire; et c'était vrai, la  
chose n'était connue de personne parmi  
mes confrères.

Mais la curiosité loin d'être arrêtée par  
les difficultés n'en devient que plus forte et  
plus pressante; quand elle ne peut trou-  
ver des informations certaines, elle sup-  
pose elle conjecture; puis après tout ce  
n'est pas mal fait à elle, car fort souvent  
la supposition est le moyen d'arriver à la  
vérité. On se mit donc à conjecturer;  
suivant les uns, c'était une banqueroute  
que la société typographique devait  
déclarer; d'autres plus au fait de l'état  
prospère de ses affaires, voyaient tout  
autrement; quelques uns même trouvaient  
que cette assemblée, convoquée à mi-  
après-midi, avait une ressemblance toute  
particulière avec celle qui s'était tenue  
à la même heure le 24 janvier 1850;  
mais la chose n'était pas possible; don-  
ner un banquet aux Abeilles collaboratrices;  
elles sont trop nombreuses maintenant,  
c'était donc une erreur que d'y penser.  
Cependant l'heure indiquée pour le